



REFLEXIONS

SUR

LA MUSIQUE

A propos de
Monsieur Croche

La Librairie Gallimard vient de rééditer les articles de critique musicale de Debussy : Monsieur Croche antidilettante. Et ceci me donne l'occasion de traiter un sujet — la critique musicale des compositeurs — qui me tient à cœur depuis un certain temps déjà.

C'est surtout en France, je crois, que fleurit ce genre de critique. Dans les autres pays il s'est établi une sorte de spécialisation : ceux-ci composent, et ceux-là analysent et commentent ; le cas d'un Egon Wellesz est une exception. A Paris, au contraire, bien des compositeurs s'occupent régulièrement de commenter l'œuvre de leurs collègues ; c'est leur métier. A tel point parfois qu'on ne sait plus au juste si l'on a affaire à un critique auquel il arrive, quand l'occasion se présente, de composer, ou à un compositeur qui pour telle ou telle raison s'abaisse au métier de critique.

A première vue il peut sembler que les compositeurs, que les musiciens de carrière sont tous désignés pour disserter sur la musique. Qui donc pourra mieux se rendre compte de la manière dont une œuvre est faite, découvrir tous les trucs du métier, saisir au passage telle nervosité, telle faiblesse ? Ne devrait-on pas même craindre qu'ils finissent par écraser le lecteur sous leur érudition et leurs connaissances techniques ? Mais cette crainte est vaine. Nul ne parle de la musique autant en littérateur que les musiciens, que les compositeurs. Je ne citerai pas de contemporains pour le moment, puisque le livre de Debussy est suffisamment probant. Ces articles sont très joliment écrits ; beaucoup d'esprit, un charmant laisser-aller, des remarques fines, jetées en passant, sans y prendre garde, quelques portraits précis. Mais relisez les quatre pages que le grand musicien consacre à la Sonate de Paul Dukas. Essayez un peu de trouver dans cet article les paroles, les expressions qui précisément s'appliquent à la sonate et rien qu'à elle. Ne pourrait-on remplacer le titre du morceau et le nom de l'auteur par d'autres titres, d'autres noms, sans pour cela

être obligé de changer quoi que soit à ces pages, dont la valeur ne subirait même de ce fait aucune atteinte, pour la bonne raison que cette valeur est littéraire et psychologique ? Certes, ce court article, et bien d'autres encore, sont fort intéressants, mais non pas par ce qu'ils nous apprennent de la sonate de Paul Dukas ou sur Richard Strauss, sur Wagner. Car ce que nous entrevoyons à travers ces pages, c'est toujours la personnalité de Debussy, personnalité très précieuse et qui vaut bien celle des musiciens dont disserte si agréablement Monsieur Croche. Seulement, entendons-nous bien sur les mots : ce n'est plus de la critique ; ce sont des confessions discrètes, pleines de réticences, involontaires, car il semble que Debussy se soit imposé en toute sincérité la tâche, aride pour un artiste, de parler d'autrui, de commenter, d'expliquer non pas telle œuvre qu'il aime entre toutes, qui correspond à sa sensibilité, à la conception qu'il a de l'art, mais celles qui figurent aux programmes de innombrables concerts. Pour le biographe de Debussy, pour celui qui aime l'auteur de Pelléas et l'admire, ses moindres appréciations, ses boutades, les tics mêmes de son écriture, ses jugements les plus superficiels, les plus banals (et certes il y en a), tout cela nous est cher. L'importance de ces pages n'est pas moins grande pour l'historien, pour celui qui étudie la musique française du premier quart de ce siècle, car l'influence qu'a eue et qu'exerce encore la critique debussyste est indéniable, et non seulement par ses jugements, mais surtout par sa méthode même : maints critiques français, parmi nos contemporains, utilisent parfois avec beaucoup de virtuosité et de grâce les procédés de Monsieur Croche et parfois même son style, à la fois désinvolte et précieux. Mais celui qui veut connaître et comprendre les œuvres et les hommes à propos desquels Monsieur Croche brode de si jolies arabesques, ne pourra certainement s'adresser à Debussy : il n'y trouvera pas grand chose à se mettre sous la dent.

Or la critique debussyste est le type de la critique des compositeurs, avec cette différence essentielle que Debussy étant un musicien de génie, c'est-à-dire un être exceptionnel, cette valeur subjective que nous avons reconnue à sa critique, l'intérêt que présentent ses confessions, ont également une importance tout à fait exceptionnelle. Néanmoins, de ce point de vue subjectif les écrits critiques d'un compositeur, si modeste que soit son rang, offrent toujours un certain intérêt et ont leur raison d'être, complètement étrangère d'ailleurs à l'objet direct de la critique, considérée comme l'étude du phénomène esthétique.

Les écrits critiques des compositeurs, ai-je dit, sont une sorte de confession ; il faudrait encore ajouter : et une apologie, une apologie déguisée et le plus souvent inconsciente de leur propre œuvre, et qui revêt généralement une forme littéraire. Un musicien connu, auquel je faisais part de ces réflexions, me suggérait que la sorte de répulsion que manifestent les compositeurs pour les analyses techniques et les termes exacts, provenait de ce que plus que quiconque ils se rendaient compte à quel point la musique était inexprimable et combien tous ces termes qui nous paraissent saisir l'œuvre en ce qu'elle a de plus caracté-

ristique et de plus intime, sont pauvres et vides. Ils préféreraient donc renoncer carrément à toute analyse et avoir recours aux images, aux associations, aux descriptions poétiques... ou même aux jeux d'esprit et aux paradoxes. Il y a peut-être du vrai dans cette remarque ; ceci expliquerait bien des choses ; et, pour ne citer qu'un exemple, on comprendrait alors qu'un esprit aussi précis et aussi cultivé que Georges Auric (mes lecteurs savent bien en quelle estime je le tiens en tant que compositeur) paraissait mettre une sorte de coquetterie à ne jamais parler métier dans ses chroniques musicales (aux Nouvelles Littéraires) et à se confiner dans les généralités.

Admettons donc que les compositeurs qui font de la critique se laissent guider plus ou moins sciemment par un sentiment de pudeur et une sorte de clairvoyance qui leur révèle l'impuissance du mot à saisir la chose, impuissance que nous autres, étrangers à l'acte de création, nous constatons abstraitement sans en ressentir le tragique. Ils ont raison peut-être. Mais que faire si l'homme est ainsi constitué qu'il lui faut non seulement agir et sentir, mais encore connaître, et qu'il s'acharne désespérément à « comprendre » au risque même de réduire et d'appauvrir la réalité qu'il s'efforce de fixer !...

B. de SCHLÆZER.

